

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 30 (avril 2001)

Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable

Dominique Boury

## **Roselyne REY, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire***

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Dominique Boury, « Roselyne REY, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 30 | avril 2001, mis en ligne le 13 décembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index476.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index476.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

collective, la canonisation républicaine de Condorcet. Ce travail vient opportunément combler un vide ; en effet si nous connaissons mieux aujourd'hui Condorcet « en lui-même », notamment grâce aux Actes des deux colloques internationaux de 1988 et 1994, il restait à mieux comprendre la réception de Condorcet tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Désormais nous pouvons mieux analyser et critiquer les filiations simplificatrices que l'hagiographie républicaine avait imposées. Ainsi l'Institut de Daunou n'est peut-être pas l'héritier de la Société nationale condorcétienne (page 72 et suiv.) ; l'école de Jules Ferry n'est sans doute pas condorcétienne (page 236 et suiv.) ; de même on suit avec le plus vif intérêt les relations complexes entre le positivisme et Condorcet (pages 125 et suiv.). Ces remarques confirment tout l'intérêt scientifique de cet ouvrage dont la lecture est sans cesse facilitée par un appareil de notes et d'index très clairement présentée. Grâce à ce travail de grande qualité nous sommes invités à mieux recevoir l'œuvre condorcétienne et son message émancipateur : « Dépouillé de ses légendes et de ses grimaces, Condorcet offre un autre visage et prend rang parmi les philosophes féconds du siècle des Lumières » (page 292).

Charles COUTEL

Roselyne REY : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, 472 p.

La Voltaire Foundation publie, préfacée par François Duchesneau, la thèse de Roselyne Rey, soutenue en 1985. C'est une étude complète et systématique des doctrines médicales « vitalistes » entre 1750 et 1820, de l'apogée du iatomécanisme, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'hégémonie du vitalisme, au début de la Restauration, de Louis de Lacaze à Xavier Bichat. Ces médecins se rattachent à la tradition hippocratique et partagent une critique radicale des modèles mécanistes cartésiens, notamment des positions de Boerhaave et de Hoffmann. Réticents à utiliser pour l'étude du vivant les méthodes de la physique et de la chimie, ils privilégient l'observation comme moyen d'approche spécifique des corps vivants par rapport aux démarches expérimentales des sciences de la matière inerte. Ces praticiens ont une vision « holiste » des rapports de l'homme et de son milieu. L'étude de l'état sain et des différents états pathologiques de l'homme ne peut être menée qu'en incluant toutes les influences extérieures, géographiques, climatiques et sociales. Cette vision globale de l'environnement les pousse à intervenir dans la vie publique pour influencer sur l'hygiène publique, l'organisation des études médicales, le développement des structures hospitalières, etc. Ces théoriciens de la médecine partagent des conceptions comparables de la sensibilité, propriété universelle de la matière. La notion de sensibilité, appliquée aux différents organes, explique leur capacité à se combiner pour constituer un organisme, dont le fonctionnement est la résultante des interactions entre ses différentes parties. Le fonctionnement de chaque partie ne peut être envisagé qu'en relation avec les autres et subordonné à l'équilibre général. Roselyne Rey insiste sur la place des vitalistes dans l'émergence de la notion d'organisation : « système complexe et autonome, [...] système capable d'enregistrer les impressions extérieures et d'y répondre [...] C'est à travers cette notion qu'il faut chercher l'unité contestée du vitalisme » (p. 177). Ces points de convergences permettent à Roselyne Rey de décrire un courant homogène qu'elle qualifie de « vitaliste », en prenant soin de ne pas le confondre avec les courants spiritualistes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour elle, la ligne de partage entre les théories médicales du XVIII<sup>e</sup> siècle n'oppose pas le vitalisme et le matérialisme, mais distingue le vitalisme des grands systèmes dualistes du XVII<sup>e</sup> siècle qui sont le mécanisme et l'animisme. Les médecins « vitalistes » veulent « s'interroger non plus sur le composé, mais sur l'unité, non plus sur l'abstraction d'une dualité insaisissable, mais à travers une conception moniste, sur le vivant, dans ce qu'il a de concret et d'observable » (p. 121, mais aussi, p. 89, p. 137, ou p. 254). R. Rey estime que le recours à des principes explicatifs différents ne remet pas en cause la proximité doctrinale des différents médecins. Ainsi les notions de « vies des organes », chez Bordeu, de « Principe Vital », chez Barthez, ou de « propriétés vitales », chez Bichat, Fouquet ou Ménuret, ne seraient que des variantes d'une position « philosophique » commune qui affirme l'irréductible spécificité des phénomènes vitaux. Le « vitalisme » est donc cet « ensemble de forces qui affirment l'insuffisance du mécanisme et la spécificité des lois vitales » (p. 99).

La première partie est consacrée à la description des influences scientifiques et philosophiques qui ont permis l'apparition de ces doctrines médicales, opposées à l'hégémonie du mécanisme. Les savants dont les travaux ont mis en évidence certaines propriétés de la matière organique constituent un courant qui remonte au médecin anglais Glisson. Dans plusieurs traités<sup>1</sup> il expose le fonctionnement de la vésicule biliaire et en tire des conséquences pour ses propres conceptions de l'organisme. La sécrétion de la vésicule biliaire ne peut pas être expliquée par de simples raisons mécaniques, compression ou phénomène de trop plein, puisque cette glande se vide à des moments particuliers et lorsqu'elle n'est pas encore pleine. Glisson décrit la tension des parties, « tensitas », ou la mise en éveil des nerfs, « *nevorum vigoratio* ». Il rapproche la sensation et le mouvement, souligne l'importance du rôle des nerfs, et « étend à toute la matière ce qui n'était qu'esquisse pour les conduites biliaires » (p. 30). La matière, demande Glisson, est-elle douée des forces vitales que sont l'appétition, la perception et la motricité ? L'influence des réflexions de Glisson se retrouve dans les recherches de Baglivi sur les fibres motrices et dans les travaux de Claude Perrault sur les mouvements péristaltiques de l'intestin. Le médecin italien pense que les mouvements de contraction musculaire ne viennent pas du cerveau, mais bien d'une sorte de force particulière à la fibre vivante, puisqu'« on l'observe chez les animaux dont le cerveau a été arraché, et dans le cœur excisé des grenouilles » (p. 35). Quant au savant français, il estime que le mouvement circulatoire est expliqué par le ressort propre des artères, et celui des intestins par l'élasticité des fibres intestinales. Roselyne Rey rappelle l'importance du médecin et chimiste Jean-Baptiste Van Helmont qui cherche à rendre compte de l'originalité des phénomènes organiques en ayant recours à une âme sensitive, différente de l'âme immortelle. Chaque organe est sous la direction d'une archée particulière, instrument de l'âme sensitive. Louis de Lacaze, en particulier, reprend un certain nombre de thèmes « *helmontiens* ». Les rapports avec l'animisme sont plus complexes. Roselyne Rey relève la même critique du mécanisme, le même retour à l'hippocratisme, le même privilège donné à l'observation, mais les médecins « vitalistes » refusent le recours à l'âme de Stahl qui considère l'organisme comme le simple instrument de l'âme, alors que pour Ménuret c'est le corps qui est sa propre fin en soi. Il ne peut concevoir une âme qui « se trompe ».

1. *Tractatus de Ventriculo et Intestinis*, en 1654, *Tractatus de Natura Substantia Energetica seu de Vita Naturae*, en 1672.

Roselyne Rey insiste sur l'importance de Leibniz qui renouvelle et élargit le cadre du mécanisme cartésien. Leibniz reconnaît l'existence des lois spécifiques au vivant et conçoit au niveau de la matière organique les facultés de perception et d'appétition. Il résout la difficulté d'une explication purement matérielle du corps vivant, en repensant le rapport entre les causes efficientes qui ressortent du mécanisme et les causes finales qui s'appliquent aux phénomènes organiques. Après Marie-Noëlle Dumas<sup>2</sup>, Roselyne Rey estime que Leibniz fonde le fait biologique, irréductible à tout mécanisme humain. L'un des premiers à utiliser en 1676 le terme d'organisme, le philosophe ouvre la voie aux médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle qui élaborent les doctrines anti-mécaniciennes.

Si Roselyne Rey estime que Lacaze est « la source commune de Bordeu, Ménéret, Fouquet et même de Barthez qui s'en défend » (p. 59), elle concentre son étude sur deux représentants de ce courant, Jean-Jacques Ménéret de Chambaud et Xavier Bichat. Le premier est un collaborateur très prolifique de l'*Encyclopédie* : l'auteur lui attribue plus d'une centaine d'articles de médecine, particulièrement les articles consacrés à la sémiologie, à l'étude des influences des passions ou des affections de l'âme sur la santé, et aux pathologies infectieuses. Pour des raisons « politiques » son rôle a été passé sous silence « si l'on excepte le cas du Chevalier de Jaucourt, véritable polygraphe... on peut considérer qu'à partir du tome VIII de l'*Encyclopédie*, la contribution de Ménéret pour la médecine proprement dite, c'est-à-dire en excluant l'anatomie, la chirurgie, la matière médicale, représente l'ensemble le plus important et le plus homogène de fait de l'*Encyclopédie* » (p. 72). Après Jacques Roger, Roselyne Rey contribue à lui rendre sa place et trace de lui un « portrait exemplaire ».

Xavier Bichat a connu la gloire, il est considéré comme un (ou le) premier médecin de la médecine contemporaine en créant l'histologie et l'anatomie pathologique. Roselyne Rey s'attache à élucider le fond de sa doctrine et à la rattacher à ses convictions « vitalistes ».

La faculté de médecine de Montpellier fournit un important contingent de collaborateurs à l'*Encyclopédie*. Le climat des confrontations intellectuelles qui règne à Montpellier, marqué d'une grande liberté, a sans doute préparé les esprits à prendre le risque, aux côtés des philosophes et des savants parisiens, de participer à une grande aventure éditoriale et scientifique. La rédaction des articles de l'*Encyclopédie* leur fournit l'occasion de donner une cohérence aux différents aspects de leur doctrine. Ils énoncent « l'enchaînement des connaissances et les principes généraux » que D'Alembert recommande à ses auteurs et produisent une « philosophie » médicale relativement cohérente. Les médecins le font dans une langue comprise par tous, à une époque où les thèses de médecine sont encore rédigées en latin. La tonalité médicale de la première édition de l'*Encyclopédie* est donnée par les savants et les médecins montpelliérains, alors que, dès le *Supplément*, la philosophie médicale de l'encyclopédie sera sous l'influence principale de Haller. Les notices consacrées par John Lough aux collaborateurs de l'*Encyclopédie*<sup>3</sup> permettent de dénombrer 18 rédacteurs issus de cette région, dont 12 furent docteurs de la faculté de médecine de Montpellier. Ainsi Ménéret sera introduit par Venel pour succéder à d'Aumont, qui sont tous les deux montpelliérains. Les collaborateurs médecins de l'*Encyclopédie* dessinent les contours d'une pensée médicale qui assure une cohérence aux données de l'anatomie, aux observations du fonctionnement des corps, à l'étude des maladies.

2. Marie-Noëlle Dumas, *La pensée de la vie chez Leibniz*, Paris, 1976.

3. John Lough, *The Contributors to The Encyclopedie*, London, 1973.

La partie qu'elle consacre aux passions de l'âme permet à Roselyne Rey de mettre en évidence la manière originale dont l'*Encyclopédie* traite des maladies mentales. En la comparant au *Dictionnaire de médecine* de James, au *Dictionnaire* de Trévoux, et à la *Cyclopaedia* de Chambers, elle constate que « l'effort accompli par l'*Encyclopédie* pour définir et classer les maladies de l'âme paraît plus rigoureux et plus systématique » (p. 204). Il y a simplification et regroupement de certaines maladies, mélancolie et manie, d'une part, hystérie, vapeurs et hypochondrie d'autre part. L'approche du « délire », concept majeur pour définir une déviance observable, est centrée sur l'étude et la hiérarchisation des symptômes qui semblent converger vers une nosologie renouvelée (p. 206). Une des conséquences est la place donnée par les médecins encyclopédistes aux thérapeutiques non strictement physiques, celles qui ont une influence sur le « moral », la musique, la diète, l'hygiène de vie : « il faut commencer à guérir l'esprit » estime Ménuret.

Jean-Jacques Ménuret de Chambaud est un des médecins des Lumières qui illustre de la manière la plus concrète la renaissance de l'hippocratismes médical<sup>4</sup>, en tirant les conséquences pratiques de sa doctrine, en les appliquant, traçant ainsi les contours d'un nouveau rôle social et politique des médecins. Il écrit l'histoire « médico-topographique » des trois villes où il a vécu (Montélimar, Paris, Hambourg). Ces études décrivent l'ensemble des facteurs de l'environnement, physiques et sociaux, qui influent sur l'état de santé des populations : « tous les aspects de la vie quotidienne sont passés au crible » (p. 316), déplacements des cimetières, mesures d'isolement, de quarantaine, réglementations diverses. La lutte contre la variole, le débat sur l'inoculation auxquels il participe, sont les débuts de la médicalisation de la société. Ménuret devient maire de Montélimar de 1781 à 1784 ; cette brève carrière administrative ne lui permettra pas de mettre en place l'organisation des secours publics et les moyens généraux de santé (soins aux pauvres, revalorisation du travail et des soins à domicile) dont il est le propagandiste, mais elle symbolise « une conception de la médecine qui déborde très largement les soins aux malades » (p. 77).

Xavier Bichat assure la « fragile conquête de l'hégémonie » du vitalisme au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant qu'il ne devienne l'idéologie des courants les plus conservateurs de la médecine. Comme le notera Claude Bernard, il unit les vues philosophiques de Bordeu et la méthode expérimentale de Haller. Alors que la plupart des historiens de la médecine déplorent, malgré son rôle de fondateur de l'histologie, son attachement à un vitalisme métaphysique, Roselyne Rey soutient que « les concepts vitalistes de Bichat ont permis, favorisé ou guidé ses recherches sur la décomposition de l'organisme en tissus » (p. 326). Trois thèmes reflètent cette influence. Tout d'abord, en prolongeant la doctrine de Bordeu, Bichat substitue à la vie propre des organes, la vie propre des tissus. Haller avait déjà décrit un certain nombre de membranes, mais Bichat hiérarchise le rôle de chacune, les définit par leur fonction (p. 338). Il donne ensuite une place particulière à l'examen des états pathologiques. La réaction des tissus aux processus pathologiques permet de les classer, malgré les différences de structure apparentes. L'identité de la réaction « pathologique » indique une identité réelle, basée sur la propriété vitale du tissu. Enfin Bichat accorde une place prépondérante

4. Consulter l'article de Roselyne Rey : « Anamorphoses d'Hippocrate au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Maladie et maladies, histoire et conceptualisation, Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Droz, Genève, 1992.

à l'organisation du vivant. La propriété du tissu n'est pas la propriété des molécules qui le composent, mais la propriété de leur « *arrangement organique* ». Bichat établit un lien précis, en éludant le niveau des organes, entre les tissus et les différents appareils organiques, niveau d'intégration des fonctions et des structures. Pour renforcer sa thèse, Roselyne Rey résout deux difficultés principales que pose l'œuvre de Xavier Bichat. Comment concilier le « *holisme vitaliste* » et l'étude analytique des tissus ? Si Bichat décompose les parties organiques en 21 tissus, c'est bien pour reconstruire des appareils à l'échelle du tout organique, dont il souligne l'unité fondamentale (p. 351). De même Roselyne Rey, soulignant le paradoxe de l'expérimentation (les médecins vitalistes privilégiaient l'observation), l'analyse comme une rupture par rapport aux positions de Ménuret, Bordeu et Barthez. Mais elle explique comment Bichat mêle plusieurs niveaux d'exploration. L'observation du vivant implique connaissance anatomique et dissection cadavérique. Elle est complétée par l'anatomie comparée. L'expérimentation sur les animaux vivants, peu efficace pour la vie animale, se révèle sûre pour les phénomènes de la vie organique. Elle nécessite des règles précises pour ne pas détruire l'objet propre de sa recherche. L'observation du vivant malade complète les étapes d'une démarche qui préserve la spécificité du vivant.

Du *Specimen Novi Medicinae Conspectus* de Lacaze en 1749 jusqu'au *Traité des membranes* de Bichat en l'an VIII, Roselyne Rey dessine les contours d'un courant médical dont elle démontre qu'il est le passage obligé de toute histoire de la médecine, autant par le rôle qu'il joue dans la mise en cause des modèles mécanistes que par les évolutions qu'il prépare. La réflexion épistémologique sur le rôle de l'observation (et sur les règles spécifiques de l'expérimentation) dans la connaissance du vivant est aux sources de la médecine clinique. Les conceptions hippocratiques de ces médecins ont anticipé la transformation du rôle social et politique du médecin dans nos sociétés contemporaines. Sur le plan philosophique, enfin, leur intérêt n'est pas moindre. Diderot a été largement influencé par les médecins de Montpellier<sup>5</sup>, que ce soit par leur réflexion sur la sensibilité et l'importance de l'organisation dans l'apparition des capacités supérieures de l'homme, ou par leur point de vue « *holiste* » sur le vivant et son environnement.

Dominique BOURY

*Diderot. l'invention du drame*, études réunies et présentées par Marc BUFFAT, Klincksieck, 2000 ; et *Études sur Le Fils naturel et les Entretiens sur le Fils naturel de Diderot*, sous la direction de Nicholas CRONK, Voltaire Foundation, Oxford, 2000.

On pouvait penser que tout avait été dit sur la première pièce de théâtre de Diderot et l'essai théorique qui l'accompagne. Mais leur présence au programme d'agrégation suscite deux recueils d'études nouvelles. La commodité veut qu'elles soient regroupées ici. Le recueil auquel chacune appartient sera désigné par (B) ou (C) initiale de son coordinateur.

La lecture « naïve », décapante et généreuse que fait J. Goldzink (B) de l'Acte I, « La vertu à l'épreuve du théâtre », rend au lecteur habitué la fraîcheur de la découverte. Il serait bon de commencer par là pour se mettre en appétit et se

5. Timo Kaitaro l'a abondamment démontré dans *Diderot's holism*, 1997.